

**ALAIN  
BEAULIEU**

# Le Refuge



**« Saisissant jusqu'au bout. »**

*Télérama*



S'installer dans un chalet au pied d'une montagne était le rêve d'une vie pour Antoine et Marie. Et leur quotidien à l'écart du monde s'écoule paisiblement jusqu'à ce que deux braqueurs armés fassent irruption chez eux en pleine nuit. Dans un accès de colère, Antoine s'empare de son arme de chasse, geste aux conséquences irrémédiables qu'il ne cessera de se reprocher. Brusquement, le poids du secret et de la honte se glisse entre eux. Et derrière les apparences d'un couple parfait, la fêlure gagne du terrain. Dans ce roman vertigineux, entre thriller et réflexion morale, deux voix s'entremêlent et se confrontent pour tenter d'écrire la noirceur de la culpabilité et la vie après l'irrémédiable.

**ALAIN BEAULIEU** est né à Québec, où il vit. Il est écrivain, professeur de création littéraire à l'Université Laval et directeur de la revue *Le Crachoir de Flaubert*. Il a publié une vingtaine de romans adulte et jeunesse. *Le Refuge* a été récompensé par le prix France-Québec 2023.

« Un livre sur la culpabilité, sur la honte et le remords. Passionnant! »  
*France Inter*

« Palpitant. » *La Vie*

« Roman faussement bucolique, poignante histoire d'amour, palpitant thriller et réflexion subtile sur la littérature contemporaine: le livre d'Alain Beaulieu est tout cela à la fois. » *Les Échos*

Alain Beaulieu

# Le Refuge

LIANA LEVI  *piccolo*



À C. B.  
*avec le souvenir ému de notre refuge*



Qu'est-ce que la chute? Si c'est l'unité devenue dualité, c'est Dieu qui a chuté. En d'autres termes, la création ne serait-elle pas la chute de Dieu?

Charles Baudelaire

Je suis né Antoine Béraud dans une maison du quartier Saint-Roch à Québec qu'on a démolie deux ans plus tard pour y faire passer une autoroute. Issus d'un milieu ouvrier, mes parents ont connu leur lot de misère avant qu'un emploi dans la fonction publique n'offre à mon père l'occasion de se glisser lentement sous les jupes de la classe moyenne. Après l'entrée de ma sœur cadette à l'école primaire de notre quartier, ma mère a mis à contribution ses compétences en relations interpersonnelles pour se dénicher un emploi de secrétaire à l'université. Tout ça pour dire que je n'ai jamais manqué de rien, passant même mes étés d'adolescence à la campagne dans un chalet rudimentaire mais chaleureux situé dans le haut d'une avenue donnant directement sur un lac.

Soyez sans crainte, je ne vous imposerai pas la chronologie complète de ma petite histoire personnelle,

réservant cela à l'autobiographie que je n'écirai sans doute jamais. Un mot simplement pour vous dire que la vie s'est montrée clémente à mon égard en mettant sur mon chemin des amis agréables à côtoyer et une femme exceptionnelle avec laquelle j'aurai deux enfants magnifiques.

Demain, je célébrerai – enfin, le mot est un peu fort – mon soixante-septième anniversaire de naissance, et je crains de ne pouvoir me rendre au soixante-huitième si les choses ne se replacent pas rapidement.

Cette entrée en matière me semble convenue, voire réductrice, car mon mari aurait bien des choses à dire sur sa jeunesse en dehors de ces lieux communs. Mais comme je ne suis pas que « la femme de », je parlerai pour moi et lui laisserai le monopole de ses révélations personnelles, m'octroyant cependant le droit de rectifier au besoin ce qui, dans sa version de ce qui nous est arrivé, me semble fautif.

Je suis pour ma part née Marie Broussilovski sur l'île d'Orléans, déposée au centre du Saint-Laurent comme une pierre précieuse sur un bijou royal. Natif d'un district industriel de Saint-Pétersbourg, mon grand-père Igor a émigré d'abord en France puis en Amérique au milieu des années 20 – pour des raisons et dans des circonstances trop complexes pour que j'en fasse mention dans ces pages. Catholique de confession, il s'est installé sur l'île peu de temps après son arrivée à Québec, y a travaillé comme ouvrier agricole l'été et chauffeur de carrieole l'hiver, transportant d'un village à l'autre denrées et passagers. Bel homme, il y a marié sur le tard une native de l'île, qui lui a donné trois enfants, deux filles et un garçon.



Parti de rien, Igor a fait fortune, si je puis dire, en achetant à crédit un camion pour le transport de marchandises, puis un deuxième, conduit à salaire par son voisin, puis un autre, et encore un autre jusqu'à constituer une flotte d'une douzaine de véhicules qui, après l'inauguration du pont en 1935, faisaient la navette entre l'île et la côte, jusqu'à Montréal, et parfois bien au-delà de la frontière américaine.

Léonie Beaudet, une fille descendue de sa Gaspésie natale pour rejoindre sa sœur, croyait faire une bonne affaire en épousant Alexandre Broussilovski, fils unique du propriétaire de Broussilovski Transport. De fait, mon père aurait pu hériter de la compagnie s'il ne s'était pas brouillé avec le patriarche, qui a tout liquidé de son vivant pour mourir sans le sou dans une bicoque mal isolée des coteaux de Saint-Laurent.

Comme il n'avait pour toute compétence que la conduite d'un camion, mon père est devenu routier et a passé sa vie sur le bitume de l'Amérique sans s'ennuyer de sa Léonie qui, parce qu'elle avait tiré un mauvais numéro, offrait à ses enfants le triste spectacle de son abattement perpétuel. Ai-je besoin de préciser ici que j'ai passé l'essentiel de ma jeunesse sur les battures de pierre rouge de l'île et dans les champs de pâturage du voisin plutôt que dans notre maison devenue l'anti-chambre des déceptions de ma mère ?

Prenant exemple sur Antoine, je ne m'étendrai pas plus longtemps sur le sujet, sinon pour dire que j'ai appris très jeune à ne compter que sur moi-même. Un brin farouche, j'ai mis du temps à concevoir qu'on puisse s'intéresser à moi et à ce qui m'arrive dans la vie. Et encore aujourd'hui, je n'accepte pas que quelqu'un prétende parler en mon nom. Voilà pourquoi je me

permets de commenter ici le manuscrit de mon mari, qui a toute ma confiance, mais qui voit le monde à travers le regard d'un garçon que la vie n'a pas trop malmené, alors que j'ai de l'existence une vision sans doute moins romantique.

Le temps révèle tout et n'attend  
pas d'être interrogé.

Euripide

Permettez-moi de remonter le temps jusqu'au jour où nous avons décidé, ma femme et moi, de vendre notre maison de la rue Saint-Vallier pour venir nous installer ici, en forêt, à une heure de la ville, dans un refuge de trente-cinq mètres carrés sans eau courante ni électricité.

Une rivière à peine plus large qu'un ruisseau borde le terrain de sapinage sur toute sa longueur et nous permet d'atteindre le lac en kayak sans difficulté. Le chant et la fraîcheur du cours d'eau attirent une faune bigarrée, suisses, écureuils, lièvres, moufettes, rats et cerfs. Nous avons même aperçu une ourse et ses deux petits l'an dernier, demeurant sur nos gardes pendant qu'ils traversaient la rivière sans se presser.

La trame sonore de nos journées est assurée par une myriade d'oiseaux, de passage ou installés à demeure, bernaches de haut vol, juncos ardoisés, sittelles excitées, mésanges curieuses, geais tapageurs, bruants nerveux et chouettes discrètes. Plus colorés, les chardonnerets et les cardinaux se font plus rares.

Ma femme avait quitté son emploi d'éducatrice un an plus tôt, et je m'étais affranchi de mon université à la fin de l'été. Or, nous avions l'impression d'avoir côtoyé les humains de manière assez assidue pour pouvoir nous passer d'eux pendant quelques années. Nos rentes respectives allaient nous permettre de combler nos maigres besoins, avec en prime un voyage ici et là pour éprouver le plaisir de la découverte, mais aussi celui de rentrer à la maison après l'errance.

Nous avons emménagé en octobre, parés pour affronter l'hiver, dix cordes de bois alignées près de la porte, chauffeurette portative pour la toilette extérieure, panneau solaire pour l'éclairage, cuisinière et réfrigérateur au propane, pompe à bras pour tirer l'eau de la rivière et carabine à deux coups de calibre .410 pour la chasse au petit gibier.

Nous nous donnions un an avant de faire le point et décider si nous allions continuer un an de plus. C'était il y a quatre ans, et n'eût été les événements dont je vous livrerai ici le récit, nous serions toujours là.

Je ne le vous cacherai pas, si je vous raconte tout ça, c'est en fait pour me guérir du traumatisme que m'a causé ce qui s'est passé au Refuge il y a exactement deux ans, trois mois et vingt-deux jours. Je me dis qu'en mettant des mots sur ce qui s'est produit ce jour-là, il est possible que je réussisse à défaire le nœud qui depuis me tord l'estomac.

Ma femme n'approuve pas mon initiative. Elle préférerait que nous gardions tout cela pour nous. Et il est vrai que d'en garder une trace écrite risque de nous mettre à mal, hypothéquant les quelques années de vie qui nous seront encore allouées. Mais je n'arrive plus à maintenir le couvercle sur la marmite, et ça déborde de partout. Aussi ai-je décidé de poser des mots les uns

derrière les autres pour limiter les dégâts. Un souhait, un rêve. Une nécessité.

Il est vrai que je désapprouve. Nous avons passé près de quarante ans de notre vie ensemble, et ces révélations risquent de nous séparer à jamais. Comment pourrais-je accepter que notre histoire se termine ainsi ?

Cela dit, je vois bien que nous devons faire quelque chose pour libérer notre conscience de ce que ces événements y ont déposé.

Quand nous avons pris la décision de nous installer au Refuge, c'était sans pression aucune, prêts à admettre que nous nous étions trompés si ça ne convenait pas. Mais contre toute attente – du moins pour ce qui me concerne –, nous sommes entrés tous les deux dans une forme de bien-être que la rusticité de nos conditions de vie n'a jamais altéré. J'aime croire que ce dépouillement volontaire a même contribué à notre épanouissement, nous offrant l'occasion de nous recentrer sur ce qui compte vraiment – le rapport direct à la nature, qui incite au recueillement et à la réflexion; le besoin continu de s'entraider, même pour les tâches les plus simples; le plaisir d'être présents l'un pour l'autre, toujours disponibles. Libérés des artifices technologiques, sans devenir complètement déconnectés, nous goûtions les joies de la lenteur par la lecture, l'écoute de la radio et la sieste de l'après-midi.

Or, rien de tout cela ne peut perdurer quand le soleil demeure occulté par une masse nuageuse qu'aucune brise ne vient dissiper. L'idylle tourne au cauchemar, et je vois bien que si nous ne faisons rien pour nous en sortir, notre couple est condamné à se déliter dans la rancœur et le désœuvrement.

On peut remarquer que les gens qui n'ont pour eux que l'expérience paraissent réussir mieux que ceux qui, sans les données de l'expérience, n'interrogent que la raison.

Aristote

Vous excuserez le ton, et la volatilité de ma pensée. J'ai un peu perdu la main, et mon cerveau s'égare souvent dans des digressions que je n'arrive à réfréner que lorsqu'on me rappelle à l'ordre. Or, seul devant la feuille de papier sur laquelle je m'échine à écrire à la main, je perds mes moyens et laisse libre cours à ce que mon esprit choisit d'exprimer.

Il me propose actuellement l'image des milliers d'étoiles que nous offrent les nuits sombres de notre forêt perdue. Il nous arrive souvent, ma femme et moi, de nous étendre sur le dos à même la pelouse – ou la neige en hiver – pour admirer le triste spectacle de notre insignifiance, petits êtres que nous sommes dans l'immensité du cosmos. Après une demi-heure de cette méditation, je me lève avec des courbatures,

mais surtout la certitude que tout cela nous échappe et nous échappera encore longtemps malgré les avancées de la science et de la philosophie. J'ai depuis plusieurs années cessé de chercher une raison à tout ça, ce qui est et ce qui n'est pas, l'apparition des causes premières, le grand dessein, d'où on vient et où on va, dans quel but et pour répondre à quelle nécessité. Devant l'infini du temps et de l'espace, par derrière comme par-devant, que vaut la vie d'un homme ? Rien. Un point infinitésimal, invisible même au télescope de n'importe quel observateur extrasolaire. Un pou, qui l'espace d'un cillement naît puis disparaît, et qui n'a de valeur que comme maillon d'une chaîne elle-même anecdotique.

Je ne sais pas pourquoi je vous parle de ça maintenant, alors que tout me ramène à cette soirée de juin où tout a basculé. Comme si je n'arrivais pas à aborder le sujet de front, en déroulant simplement le fil des événements qui me conduisent aujourd'hui à tout mettre en jeu, ma vie, celle de ma femme et celles de mes enfants.

Il me manque la méthode, que je maîtrisais pourtant plutôt bien pendant toutes ces années passées à enseigner la création littéraire à des étudiants parfois égarés, le plus souvent intéressés par ce qui les dépassait, en particulier les mystères de l'existence humaine que seule la littérature permet parfois d'élucider.

Je leur présentais Kundera, que je faisais dialoguer avec Jacques Poulin et Virginia Woolf. *Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable.* (Kundera) *C'est vrai que les livres nous protègent, mais leur protection ne dure pas éternellement. C'est un peu comme les*

*rêves. Un jour ou l'autre, la vie nous rattrape.* (Poulin) *Ne gâtons-nous pas les choses en les exprimant ?* (Woolf)

Je m'ennuie parfois de ces échanges avec mes étudiants, garde un souvenir ému de certains d'entre eux, devenus des auteurs accomplis. L'université est un cocon nécessaire à l'épanouissement de la pensée, pourvu qu'en découlent des actions concrètes.

Juin, oui...

Une armée de moustiques avait pris le contrôle du territoire, maringouins sanguinaires et brûlots hypocrites. Aussi nous étions-nous réfugiés à l'intérieur avant la tombée de la nuit, alignant sur la table les piécettes du Scrabble pour une partie rapide.

J'avais réussi à placer le mot *fuchsia* sans forcer. Cela m'avait permis de prendre une belle avance sur ma femme, qui ne cessait de faire danser ses carrés de bois sur sa planchette.

J'avais fendu des bûches toute la journée et n'arrivais pratiquement plus à bouger les bras. Aussi, après la partie, me suis-je étendu sur le canapé en écoutant le Concerto n° 2 de Rachmaninov diffusé en direct à la deuxième chaîne de Radio-Canada. La pianiste Anna Federova était accompagnée par l'Orchestre symphonique de Bucarest, et c'était d'une beauté sans nom. Jusqu'à ce que je reconnaisse dans le deuxième mouvement la ligne mélodique d'*All By Myself*, le tube des années 70, ce qui m'a à la fois amusé et déconcerté. Car cette pensée m'avait éjecté du moment présent de l'écoute, quand plus rien n'existe en dehors de la musique et de la béatitude qu'elle fait naître. Il m'a fallu fermer les yeux pour que les notes vaporeuses de Rachmaninov prennent de nouveau possession de mon esprit, pendant que ma femme, assise tout près, avait



ouvert un roman de Ying Chen que je n'avais pas réussi à terminer.

Dans la journée, Martin était passé nous voir, comme cela lui arrivait souvent. Professeur de français à l'école secondaire du village voisin, il s'était précipité sur moi le jour où nous nous étions croisés à l'épicerie, peu de temps après notre installation. Je n'avais pas oublié cet étudiant doué dont j'avais lu avec satisfaction les trois romans qu'il avait publiés à la suite de ses études de maîtrise sous ma direction.

Marié depuis quelques années à la jeune notaire du village, il avait deux enfants en bas âge et habitait une maison sans couleur pareille à toutes celles qu'on avait alignées dans le plus récent ensemble résidentiel de la région.

Il avait conservé ses airs juvéniles avec ses Converse aux pieds, son jean savamment déchiré et ses t-shirts des derniers rappeurs à la mode, ce qui le rendait populaire auprès de ses élèves, filles ou garçons.

Une fois la semaine, il s'arrêtait au Refuge pour une heure ou deux, une grappe de canettes de bière ou une bouteille de vin blanc sous le bras, et nous discussions tous les trois de choses et d'autres, parfois anodines, souvent plus sérieuses.

Je crois qu'il avait trouvé chez nous les parents qu'il n'avait pas eus, ballotté dans sa jeunesse d'une famille d'accueil à une autre, toujours de trop. À l'adolescence, il s'était réfugié dans la lecture, la littérature lui offrant l'ouverture qu'il lui fallait pour donner un sens à son existence. Alors que tout le destinait à quitter l'école le plus rapidement possible, il s'était accroché, avait terminé son secondaire avec des résultats moyens qui lui avaient tout de même permis de s'inscrire au cégep,

puis à l'université. Une histoire de résilience qui m'a toujours ému.

Aussi l'accueillions-nous avec bienveillance, ma femme lui réservant, quand il s'annonçait, une part du gâteau aux noix et à l'érable dont il raffolait.

Ce jour-là, il nous était apparu fébrile, presque désorienté, comme s'il avait consommé de la cochonnerie qui se vend un peu partout et dont je ne saurais dire le nom. Il parlait vite, oubliait parfois ses mots, passait d'un sujet à l'autre sans liaison. Inquiet, je lui ai demandé si ça allait. Il a rougi.

– Bien sûr que ça va, a-t-il sifflé en massant sa jambe gauche, qu'il s'était amochée l'année précédente en heurtant un arbre au centre de ski.

Triple fracture. Il boitait encore un peu – c'est ma femme qui me l'avait fait remarquer quelques jours auparavant.

En sortant, il m'a serré la main et m'a remercié sans que je ne comprenne pourquoi. Puis il a baissé les yeux et s'est engagé dans l'allée pour rejoindre la route où il avait laissé sa voiture.

Il est rentré chez lui pour le repas du soir, a aidé les enfants à faire leurs devoirs, a regardé la télé, puis s'est endormi près de sa femme. Je le sais parce que c'est ce qu'il fait tous les soirs, et y trouve un bonheur simple qui lui permet d'oublier ses douleurs à la jambe.

Je parlerai de Martin un peu plus loin, car j'aimerais d'abord revenir sur la carrière de professeur d'université de mon mari.

Je n'ai jamais douté de ses compétences, et les étudiants lui ont souvent exprimé leur reconnaissance pour ses enseignements, mais aussi pour le côté affable

de sa personnalité. Or, son engagement comme professeur, alors que rien ne le destinait à cette profession – Antoine est sans doute le seul professeur d'université à n'avoir jamais suivi un cours dans la discipline qu'il a enseignée, ayant été choisi sur la base des livres qu'il avait écrits et des charges de cours qu'il avait assumées de manière épisodique –, était venu rompre l'équilibre des forces économiques sur lesquelles nous avions bâti notre couple.

Ce qui pour certains peut paraître un détail était déterminant pour moi, car ce déséquilibre nous forçait à redéfinir nos apports respectifs dans l'élaboration de notre patrimoine/matrimoine commun. Et comme j'avais gagné à la dure mon autonomie, je n'acceptais pas que nos rapports, dans leur volet économique, me placent dans une position d'infériorité – même si ces rapports ne s'inscrivaient pas dans un contexte de domination.

Cela n'était pas sans créer quelques frictions, que notre installation au Refuge avait apaisées. Car sous le ciel étoilé dont parle ici mon mari, l'argent ne servait plus que pour les biens essentiels, le surplus s'accumulant dans un compte bancaire en prévision des jours plus sombres où nous aurions à nous réinstaller en ville.

Martin est un garçon charmant, que j'ai appris à connaître au fil de nos rencontres. Le portrait qu'en dresse Antoine est assez juste, mais l'ancien étudiant de mon mari me semble plus chagrin que ce qu'en laisse croire Antoine. Comme si son enfance difficile avait investi son regard sans jamais le quitter. Avant même qu'il nous livre les pans les plus noirs de sa biographie, j'avais deviné que ce garçon avait vécu de grands tourments. À la lourdeur de ses paupières, oui, mais aussi

à sa manière de sourire tristement même quand il est joyeux, jusque dans sa démarche un brin chaloupée. Le corps porte en lui nos histoires de vie et nous révèle aux autres bien davantage que nous ne serions portés à le penser.

Nous allions apprendre un peu plus tard que Martin, pour soulager ses douleurs à la jambe, s'était fait prescrire des opioïdes dont il n'arrivait plus à se débarrasser. C'était avant que les médias ne se mettent à nous parler de ce fléau, et que les médecins ne cessent d'écouter les sérénades des pharmaceutiques qui les produisent.

J'aimerais préciser qu'il est vrai que nous nous sommes attachés à Martin, Antoine et moi, mais je ne me suis jamais sentie investie de quelque rôle maternel à son égard. J'éprouve pour ce garçon une affection bienveillante qui n'a rien à voir avec l'amour que je porte à mes enfants.

Il y a un mécanisme d'autodéfense  
au fond de chaque être humain,  
qui le pousse à refuser de se laisser  
détruire par l'inévitable.

Michelle Guérin

En juin, entre les montagnes où nous avions établi nos quartiers, le soleil se couchait bien avant que la nuit ne tombe réellement. Ce soir-là, il était vingt et une heures passées quand les étoiles sont enfin apparues dans le ciel libéré des nuages de l'après-midi. Emmitouflés dans des couvertures pour nous protéger des moustiques, nous nous sommes étendus sur nos chaises longues, ma femme et moi, pour admirer le spectacle de la nuit sans lune avant d'aller au lit. Elle connaissait le nom d'une trentaine de constellations, qu'elle me désignait du doigt avec fierté, et je ne faisais aucun effort pour les mémoriser pour le simple plaisir qu'elle m'instruise de nouveau la prochaine fois que nous allions nous retrouver ainsi, seuls tous les deux au centre de notre univers.

D'une bonté – et d'une beauté – que les années n'ont jamais altérée, ma femme a pris soin des petits

toute sa vie, les nôtres bien entendu, mais aussi ceux de notre quartier, au temps où nous habitions la partie la plus pauvre de la ville parce que c'est là que nous nous sentions bien. Aujourd'hui, elle occupe son temps à lire les jours de pluie, puis à aménager le terrain aussitôt qu'elle le peut. Entre septembre et mai, deux matinées par semaine, elle s'active comme bénévole à la ressourcerie du village, qui offre pratiquement gratuitement vêtements et petits objets aux moins fortunés de la région.

Née et ayant grandi sur une île, elle ne s'est jamais complètement délestée de sa sauvagerie congénitale. Aussi se sent-elle à l'aise dans ce refuge isolé. Et lorsque la nuit tombe, elle redevient la jeune fille qu'elle était sur les berges de pierre rouge de son atoll, libre et souveraine devant le fleuve aux grandes eaux.

Après avoir laissé la nuit nous engloutir pendant près d'une heure, nous sommes rentrés dans la maison, avons passé nos pyjamas et nous nous sommes mis au lit. Nous avons discuté encore un peu, je ne saurais dire à quel sujet, sans doute était-ce en lien avec ce que nous avions vécu dans la journée ou entendu à la radio, puis nous nous sommes embrassés avant de nous livrer aux rêves dont le sommeil allait nous gratifier.

Il n'était pas rare, à cette époque, que je me réveille en sursaut, secoué par je ne sais quel cauchemar. J'apprendrai plus tard que je suis en fait le disciple involontaire d'une déesse exigeante qui se manifeste la nuit de manière insistante. On l'appelle Apnée, et pour tout vous dire, je me passerais bien d'elle.

Aussi, au milieu de la nuit, alors qu'Apnée venait de me visiter pour se rappeler à mon bon souvenir, j'ai aperçu une ombre glisser sur le rideau du salon. J'ai

refermé les yeux, les ai ouverts de nouveau, l'ombre n'a pas réapparu, et j'allais me rendormir lorsque j'ai entendu quelqu'un monter sur la galerie. Je me suis redressé et j'ai secoué l'épaule de ma femme, qui a tourné sur elle-même sans ouvrir les yeux. Les pas se sont approchés de la porte, sur laquelle on a frappé trois petits coups secs.

– Monsieur, madame, il faut sortir ! Y a le feu dans le bois, pas très loin !

Ma montre indiquait deux heures trente-cinq. Ma femme a finalement ouvert un œil.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je sais pas. Y a un homme sur la galerie. Il est venu nous prévenir qu'un incendie fait rage quelque part.

Elle s'est redressée à son tour, s'est levée, a allumé le plafonnier et a passé sa veste à carreaux.

– Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé.

– Bien, je vais ouvrir.

Évidemment, j'aurais dû deviner qu'il n'y avait d'incendie nulle part puisqu'il avait plu toute la semaine. C'est toujours comme ça quand ces choses-là arrivent. On se dit qu'il aurait fallu agir autrement, voir venir le danger avant qu'il ne nous tombe dessus, prévoir le coup, surtout ne pas ouvrir. Mais ma femme s'est approchée de la porte et dès qu'elle a tourné le loquet, ils sont entrés en la bousculant. Deux hommes portant cagoules et vestes sombres, leurs mains gantées de cuir noir enserrant des bâtons de base-ball.

Le plus petit a levé son bâton vers mon visage en m'ordonnant de ne pas bouger. Il devait faire un mètre soixante tout au plus, large d'épaules, la voix grave. Le plus grand a empoigné ma femme par le bras et l'a forcée à s'asseoir sur une chaise du coin cuisine. Puis

il a soulevé sa tête en appuyant le bout arrondi de son bâton sous son menton.

– T’as une belle gueule pour une vieille, on voudrait pas te l’abîmer, a-t-il menacé en tournant la tête vers moi.

Je leur ai demandé ce qu’ils voulaient. Le petit a ri sous sa cagoule.

– Comment vous faites pour vivre ici, dans une bicoque pareille, à votre âge ?

Je ne savais pas si je devais répondre à sa question. J’ai baissé les yeux et j’ai dit « c’est chez nous », sans parvenir à ajouter un mot de plus.

Il a regardé ce qui se trouvait autour de lui et a pulvérisé d’un coup de bâton les deux verres laissés sur la table, dont les morceaux se sont dispersés sur les murs et sur le plancher. Dans un réflexe, ma femme a voulu se protéger les yeux, accrochant au passage le bâton sous son menton qui lui fit se mordre la langue. Lorsque j’ai vu le sang couler de sa bouche, je me suis énervé.

– Laissez-nous tranquilles, on n’a rien ici, que des vieilleries sans valeur.

– Ta gueule ! a sifflé le petit. Tu nous prends pour des idiots ? Tu crois qu’on est là par hasard ? Ou pour sauter ta bonne femme ?

– Ah ça, moi, je dirais pas non, a lancé le plus grand avant de s’esclaffer.

Mon cœur battait à cent quatre-vingts au moins, et mon cerveau élaborait trois scénarios de fuite à la seconde. Mais mon corps demeurerait figé comme un monolithe. Impuissant devant la menace, je désespérais de moi-même.

– On nous a dit que vous gardiez en réserve un petit magot en cas de coup dur, a ajouté le petit.



– On vous a mal renseignés, est intervenue ma femme en essuyant le sang sur sa lèvre inférieure. Y a deux cents dollars dans la boîte de métal, là, dans l'armoire du haut. Le reste est à la banque.

Le grand a reculé d'un pas, a ouvert l'armoire et a pris la boîte de métal aux motifs de roses blanches et rouges. Il l'a ouverte et a montré les billets à son comparse.

– Où est le reste ? a grogné celui-ci.

– Je vous l'ai dit... a repris ma femme, interrompue par un coup de bâton à la tête qui l'a assommée net.

Elle est tombée de sa chaise et s'est affalée sur le plancher en perdant connaissance. J'ai voulu me précipiter vers elle, mais le petit m'a bloqué le chemin.

– Donne-nous l'argent et on fout le camp.

Il y avait dans son regard autant de haine que de détermination, et je savais que nous ne nous en sortirions pas vivants si je ne tentais pas quelque chose. Aussi lui ai-je tendu les clés de ma voiture.

– Au fond du coffre arrière, dans un sac de plastique vert, il y a deux mille dollars. C'est tout ce qu'on a, alors prenez-le et disparaissez. J'appellerai pas les flics, ça restera entre nous.

Ils se sont regardés, le petit a lancé les clés au plus grand, qui est sorti pour aller chercher l'argent. J'ai demandé à pouvoir m'approcher de ma femme, dont j'entendais maintenant les gémissements. Il a hoché la tête en guise de permission. Je me suis penché sur elle, lui ai soulevé la tête et j'ai vu rouge en apercevant le sang dans son cuir chevelu. Le grand est revenu avec le sac de plastique, le petit a appuyé son bâton dans mes côtes, il nous a souhaité bonne nuit et ils sont partis. J'ai déposé la tête de ma femme sur le plancher,

j'ai embrassé sa joue humide et je lui ai dit de ne pas bouger, que j'allais revenir dans un instant. Puis j'ai empoigné ma .410 appuyée contre le mur derrière nos manteaux et je me suis précipité dehors. Lorsque je les ai vus courir dans l'allée vers la route où ils avaient sans doute garé leur voiture, j'ai épaulé mon arme et j'ai tiré un coup dans leur direction. Dans la noirceur de la nuit, j'ai entendu un corps tomber. L'autre s'est arrêté – était-ce le grand ou le petit, je ne le savais pas – et il a juré deux ou trois fois avec dans la voix un mélange de surprise et de consternation. S'il fonçait vers moi, j'étais prêt à appuyer de nouveau sur la gâchette dès que je l'apercevrais, mais il s'est enfui, le bruit de ses pas se perdant dans la nuit opaque.

Je suis rentré à la course pour trouver ma femme bien assise à la table, tenant une serviette humide sur sa tête endolorie.

– Ils sont partis? a-t-elle demandé avec dans le regard un reste de panique.

J'ai hésité un moment.

– J'ai tiré dans les airs et ils se sont sauvés, ai-je finalement répondu en essayant de mettre de l'ordre dans mes idées.

Mon corps tremblait de toutes ses parties, internes comme externes, et j'ai dû m'asseoir pour ne pas m'effondrer. Ma femme a pris ma main, craignant que je ne me tape un infarctus.

– Ça va aller, on a eu plus de peur que de mal. C'est qu'une égratignure, regarde.

Elle m'a montré sa tête, qui ne saignait pratiquement plus en effet.

– Maintenant qu'ils savent qu'on est armés, ils reviendront plus.

Tétanisé, je suis demeuré aphone un long moment. Ma femme a nettoyé sa blessure et m'a demandé de regarder si elle avait besoin d'un pansement. La blessure n'était pas profonde, ça irait.

– Tu appelles? a-t-elle finalement proposé.

– Appeler qui?

Elle m'a jeté son regard de sorcière.

– La police, Antoine. On va pas les laisser s'en tirer comme ça. Ils m'ont frappée, je te signale. C'est pas juste un petit vol à la tire.

– La police, bien sûr, ai-je répondu machinalement sans me lever de ma chaise.

– Vas-y, le téléphone est dans mon sac.

Je me suis levé et j'ai marché vers le sac de ma femme où se trouvait effectivement le téléphone portable dont nous ne nous servions pratiquement jamais. Quand elle s'est aperçue que j'hésitais encore à composer le 911, elle a posé les mains sur le petit comptoir de la cuisine et elle a froncé les sourcils.

– Je leur ai promis que j'appellerais pas la police, ai-je dit en faisant passer l'appareil d'une main à l'autre.

– Mais, Antoine, la police est là pour nous protéger, et puis t'as dit ça sans y penser. Ces types sont dangereux. Si on les arrête pas, ils vont faire d'autres victimes, peut-être revenir ici dans un mois ou dans un an. Allez, donne-moi ce téléphone, s'est-elle impatientée en tendant la main.

C'est à ce moment que j'ai craqué et que je me suis mis à pleurer. Tout s'était déroulé si vite. Quinze minutes plus tôt, nous dormions encore sagement tous les deux, bien à l'aise dans nos vies tranquilles, sans rien demander à personne, et sans que personne ne nous demande rien. Les enfants, installés à Montréal, nous

rendaient visite tous les deux mois, Martin nous donnait des nouvelles du village, et pour le reste, nous nous satisfaisions de ce que notre refuge nous offrait, le silence, les oiseaux, les saisons jamais pareilles, la rivière et le lac, les odeurs de la forêt, du bois fraîchement fendu, du feu dans le foyer. Nous n'étions pas gourmands, nous contentions de peu et n'abusions de rien, sinon du bon vin quand arrivaient les beaux jours de l'été.

Ma femme m'a serré contre elle, a caressé mon dos, a bu mes larmes sur mes joues.

– Il faut faire vite si on veut que la police ait une chance de les attraper.

J'ai reniflé un bon coup et je me suis dégagé de son étreinte.

– Je pense que je l'ai atteint, ai-je dit en baissant les yeux.

– Qui ça ?

– Je sais pas, j'ai tiré et...

Les mots se sont emmêlés dans ma gorge.

– Et... a soufflé ma femme en fronçant les sourcils.

– ...

– Ah non... a-t-elle murmuré. Non...

Je me suis remis à pleurer alors que la colère montait en elle.

– C'est pas vrai... Je t'avais dit aussi, pas d'arme dans la maison. Pas d'arme dans la maison ! a-t-elle répété dans un cri.

Elle s'est mise à tourner sur elle-même, puis elle a empoigné le téléphone.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– J'appelle la police, qu'est-ce que tu crois ?

– Attends, attends, j'ai peut-être tué un homme et tu vas appeler la police ?

– C’est de la légitime défense, Antoine. On va leur expliquer.

– Je lui ai tiré dans le dos pendant qu’il s’enfuyait ! Tu crois que ça passera pour de la légitime défense, vraiment ?

Elle a appuyé sur le 9.

– Allons au moins voir si j’ai pas rêvé, je sais pas, je me suis peut-être imaginé tout ça.

– J’ai entendu le coup de fusil, Antoine.

– Ça oui, mais il est peut-être juste un peu blessé. Si ça se trouve, son ami est venu le chercher et il a déjà disparu.

Ma femme a enfoncé la touche 1.

– Arrête, merde ! ai-je crié. Tu veux m’envoyer en prison pour le reste de ma vie ?

Elle allait faire le 1 quand elle a plutôt fermé les yeux pour réfléchir.

Je n’ai jamais cru à l’astrologie et à toutes ces conneries, mais je me suis découvert une passion pour le ciel et ses constellations dès l’adolescence à la faveur des nombreuses soirées passées sur la grève de mon village à les contempler. Pendant que mes copines rêvaient du prince charmant – épousant la plupart du temps les traits d’un gosse de riches venu passer l’été dans la résidence de villégiature de ses parents –, j’entretenais ma solitude en éclairant à la lampe de poche la carte du ciel que m’avait offerte sœur Héloïse, jeune enseignante dont j’étais secrètement – et bien pudiquement – tombée amoureuse en quatrième année. Andromède, le Serpent et le Taureau, le Bélier, la Vierge, le Capricorne, le Scorpion, le Centaure, le Petit Cheval, la Chevelure de Bérénice, Orion (ma préférée), les Chiens de chasse,

Pégase, le Cygne et le Dauphin, la Licorne, la Flèche, la Girafe, les deux Ourses... Ces noms me faisaient rêver, même pour celles que je n'avais jamais vues.

Lorsqu'Antoine parle de ma «sauvagerie congénitale», enfermé dans la conception lyrique de la vie qui le caractérise, il ne mesure pas la part de tristesse que sous-entend l'expression. Car même s'il est vrai que cette solitude constitutive nous procure une part d'autonomie et de bien-être contemplatif, on sait au fond de soi qu'il nous manque quelque chose qui ne vient qu'avec l'affection qu'on nous porte – et que nous portons aux autres.

Peut-être cette mélancolie me vient-elle de la lignée russe de ma généalogie, dont je ne croyais avoir conservé que le patronyme. Mon grand-père Igor parlait français avec un accent parisien. Il avait appris la langue tout petit, et je ne l'ai jamais entendu prononcer un seul mot de russe. Mais avec le recul, je me rends compte qu'il m'a légué, plutôt que sa langue maternelle, la détermination résignée qu'on lui trouvait au fond du regard, sorte de superbe involontaire propre à ceux qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Cette détermination vient avec une forme de courage qui s'apparente parfois à de la témérité. Sans doute est-ce pour cette raison que je n'ai pas hésité à ouvrir la porte aux deux loustics venus nous détrousser, sûre de moi et insensible aux dangers.

Le plus grand dégageait une odeur particulière, sylvestre, très appuyée. Dans les trous de leurs cagoules, j'ai tout de suite deviné à leurs yeux rougis aux pupilles dilatées qu'ils n'avaient pas bu que du café avant de se pointer chez nous. Ils jouaient les durs, on se serait cru au théâtre. Leurs menaces à caractère sexuel me

laissaient de glace, car j'avais déjà décidé que j'allais mourir avant qu'ils n'aient pu me toucher. Mon mari m'inquiétait davantage, car je le savais capable de s'énerver inutilement. Sans jamais amorcer les hostilités, il n'avait jamais su battre en retraite quand on le provoquait. Or, il n'avait plus la force de ses vingt ans, et je craignais qu'il se prenne un coup de bâton en pleine figure, surtout après que j'avais vu le grand pulvériser sur la table les verres d'un coup franc. Surprise par le geste, je me suis mordu la langue. Lorsque mon mari a aperçu le sang sur mon menton, je me suis dit « voilà, il va péter un plomb ». Aussi ai-je tenté de faire descendre la pression en leur parlant des deux cents dollars que nous gardions dans l'armoire. Mais ce n'était pas assez, persuadés qu'ils étaient que nous cachions quelque part un magot plus important. J'ai voulu les convaincre que ce n'était pas le cas lorsque j'ai reçu un coup à la tête qui m'a fait perdre connaissance.

Lorsque je me suis réveillée, Antoine était penché sur moi et me caressait le front. Il a souri et m'a dit de rester tranquille, qu'il allait revenir dans un instant. Il est sorti de la maison, je me suis redressée lentement en me frottant la tête, puis je me suis assise, le corps alourdi par la douleur. Et c'est là que j'ai entendu le coup de feu et que mon corps s'est figé. Croyant qu'on venait d'abattre mon mari, j'ai fermé les yeux, vidée du coup de toute émotion, comme si on m'avait débranchée. De mon corps et de mon esprit. Le temps s'est arrêté, le silence s'est étiré dans la nuit noire de la forêt jusqu'à ce que j'entende des pas sur la galerie puis la porte s'ouvrir derrière moi. Alors que je croyais voir apparaître un des deux voyous, c'est la silhouette d'Antoine, avec à la main sa carabine qu'il tenait par le

canon, qui s'est dessinée sur le mur de la cuisine. Soulagée, j'ai fermé les yeux pendant qu'il embrassait mon front. Ma blessure était superficielle, et j'en serais quitte pour une bonne prune.

Après qu'Antoine m'a dit qu'il avait tiré dans les airs pour les faire fuir, j'ai voulu appeler la police, mais mon mari m'en a empêchée. Il avait menti, avait plutôt visé les fuyards et craignait même d'avoir atteint sa cible. Prise de panique, je me suis emportée. J'ai toujours détesté les armes à feu, les ai toujours considérées comme une menace, pour les autres autant que pour soi-même. Surtout qu'Antoine était un piètre chasseur – et que l'épicerie du village pouvait nous fournir en viande et en volailles.

J'ai mis un certain temps à comprendre que nous venions de passer le pas entre la quiétude d'une retraite bien méritée et l'angoisse d'une fin de vie cauchemardesque. Bien sûr, nous nous étions défendus à la suite d'une agression, mais Antoine avait tiré alors que la menace était écartée, nos assaillants ayant quitté les lieux. Peut-on plaider la légitime défense après avoir abattu quelqu'un dans le dos alors qu'il s'enfuyait ?

Encore aujourd'hui, je ne suis pas convaincue d'avoir pris la bonne décision en ne composant pas le 911, car la suite des choses allait nous confirmer que nous n'étions pas au bout de nos peines.





ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© 2022 Éditions Druide inc.

© 2024, Éditions Liana Levi

Couverture : D. Hoch

Photo : © Shutterstock

© Dzmitry Palubiatka/Alamy

Cette édition électronique du livre *Le Refuge* d'Alain Beaulieu  
a été réalisée en février 2025  
par Atlant'Communication.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN: 979-10-349-1067-0)  
ISBN ePDF: 979-10-349-1069-4